

L'éloge du virtuel

Dans la vidéosphère, on croit ce que l'on voit. Mais dès lors que l'image ne procède plus du réel, dès lors que le réel précède l'image, cette dernière n'est plus gagée et l'effet de réel diminue, peut-être même jusqu'à zéro. En sorte que tout va redevenir écriture. Le photographe redevient peintre ; l'image analogique n'est plus qu'une image parmi d'autres d'un réel, elle redevient un signe. Bien sûr, avant, il y avait des trucages, des photomontages... Mais cette vogue de l'image synthèse, puis de l'image virtuelle va nous convaincre qu'il y a d'abord plusieurs réels, que le virtuel n'est pas le faux, mais une autre sorte de réel, un espace parmi d'autres. Cela a été dit : le réel est une catégorie technique. Nous voilà maintenant avec un réel en plus, un espace en plus. Mais c'est un réel qui a la vertu d'être ouvertement fabriqué, indéfiniment plastique et modelable à volonté, un faux sans tricherie. Sans hypocrisie.

La technique existe depuis le premier silex. C'est elle qui a engendré la culture. Simplement, nous avons avec les nouvelles technologies de l'image un point d'exacerbation qui, je l'avoue, me semble très heureux du point de vue d'un homme de l'écrit. Souvenons-nous du livre de Roland Barthes sur la photo. Il voit une photo d'un esclave noir américain, né esclave. Le réel de l'esclavage lui était donné —de son propre aveu— par cette photo, sans médiation. Le fait était établi sans méthode. Il y avait un congé donné à l'histoire par la photographie, la télévision et par toutes les images analogiques. Pourquoi ? Parce que les images authentifiaient l'événement. Elles donnaient l'attestation, le certificat d'existence de l'événement ou de l'objet ou de l'être humain. C'est vrai parce qu'il y a une trace, photographique ou cinématographique, un document visuel, position conjointe d'image et de réalité. Tout cela était très embêtant pour ceux dont le métier était de reconstituer le réel avec des mots, de l'analyser, de l'attester, de lui donner à la fois ses contours de vérité et ses marques d'existence. Et puis voilà maintenant que l'image enregistrée va brouiller les frontières du fictif et du documentaire. Je me félicite au passage de la fausse interview de Fidel Castro. Voici un extraordinaire encouragement pour ceux qui ont envie d'écrire sur Fidel Castro, pour le réinventer tel qu'ils l'ont connu ou pas connu. Bref, le journaliste devient un menteur parmi d'autres et nous voilà tous simulateurs à armes égales. Certains sorciers agitent des simulacres visuels, d'autres des simulacres écrits. Après l'image du : « ça a été », voici l'image du : « ça pourrait être », comme ne pas être. Nous sommes tous retournés à l'ambiguïté ludique du vraisemblable.

Ceci m'amène à ma deuxième interrogation, d'ordre psychiatrique. C'est une question qu'un homme de mon âge peut se poser. Question qui relève d'une psychologie sociale et qui me venait en écoutant notamment Joël de

Rosnay évoquer la « ludo-éducation ». J'ai cru jusqu'ici que l'éducation était l'éducation au principe de réalité, l'antithèse du jeu, la découverte de quelque chose qui résiste. D'où mon inquiétude : ne serais-je pas, dans le laps de temps qui m'a été imparti sur cette terre, passé d'une névrose à une autre ? Ma première névrose, c'était la paranoïa, la névrose militante, la névrose du sérieux bien-pensant et militant. On était formé à la vigilance et au soupçon du discours critique. Il s'agissait de piéger, de traquer, de dénoncer les simulacres, déjouer les manipulations, les aliénations, au nom du réel, du vrai. Le réel et le vrai étaient les références suprêmes ; on fonctionnait sur l'antithèse vrai/pas vrai, réel/pas réel. Le réel était le bien, le pas-réel le mal, la tromperie. Au fond, c'était peut-être encore une vision pascalienne du divertissement comme opposé à l'avertissement de Dieu. Pour ma génération, c'était l'âge matérialiste, l'âge marxiste, l'âge dogmatique.

Aujourd'hui, je me demande si l'on ne va pas passer d'un excès de dogmatisme à un excès de nihilisme ; autant dire de la paranoïa à la schizoïdie. Ou encore d'un monde trop solide à un monde trop fluide. Le monde solide supportait toutes les métaphores du socialisme réel : l'homme de marbre, la langue de bois, etc. Maintenant nous entrons dans la langue de vent, aux images aquatiques, un monde sans angles, lisse : on surfe sur le réel. Cette schizoïdie, c'est la confusion par interpénétration de l'observable et de la fantaisie. C'est un monde artificialiste, un monde de films publicitaires, de vidéo-clips, où il n'y a plus les normes du vrai et du bien. Consommation nonchalante, butinage, surfing. On a beau se dire que le réel est une catégorie technique, j'ai peur que le réel de l'ère virtuelle s'avère particulièrement insaisissable, déroutant et dangereux.

Ce ne sera pas la première mais le plus forte mise en crise du principe de réalité. Favorable à la schizophrénie. Avec d'inévitables retours de bâtons. Ceux qui ont eu des expériences de télé-virtualité parlent d'expérience du rêve. Le rêve est une expérience, bien sûr ; mais c'est d'abord la réalisation d'un désir. C'est-à-dire le contraire du principe de réalité qui est un principe de rétorsion et de punition. Le réel, c'est ce qui est indépendant de ma conscience. Ce milieu d'apesanteur, sans frontières, pourrait bien susciter des retours de territorialisation archaïque, des retours nationalistes ou tribalistes, des retours d'identités fermées devant trop d'ouverture. Si toute ouverture exige une compensation, toute perte de racines exige un réenracinement. Sinon, il y a vertige. Donc je serai peut-être un tout petit plus sceptique que Joël de Rosnay sur les virtualités du ludo-éducatif. L'école n'est pas maternage, ni poursuite du jeu ; c'est l'endroit où l'on abandonne peu à peu le principe de plaisir, où l'on abandonne la vie pour se tourner vers le vrai, vers les idéalités. Je ne dis pas ça comme un instituteur grincheux qui veut sadiquement punir les pervers polymorphes. Mais l'homme est un être d'institution, pas un être de jeu. Encore une fois, la punition menace quand on va trop loin dans le jeu. Par conséquent, je me demande si après avoir été paranoïaque vingt ans, je ne vais pas devoir devenir schizoïde les vingt prochaines années. Il me faudrait tout de même trouver un point intermédiaire avant de mourir !

Ma dernière interrogation sera plus franchement artistique. Il est vrai que la virtualité, puisqu'elle procède des mathématiques, du langage binaire, est un formidable outil de communication universelle et d'échanges généralisés. Ça circule d'un bout à l'autre de la planète. Mais le problème est que cela ne circule peut-être pas d'une bonne façon. Il y a peut-être un mauvais « universel », qui supprime la profondeur de temps ou la singularité d'une facture artistique. Le danger serait d'inventer des codes sans message, des formes totalement aseptisées, transportables partout, mais qui n'aient plus ni force, ni style, ni contours. Le danger serait que l'artistique s'aligne sur le mathématique. Alors que l'on sait bien que le langage mathématique —qui sert tous azimuts et met tout le monde d'accord— peut le faire parce qu'il a des usages mais n'a pas de sens. Jusqu'ici, ce que j'ai vu en matière de vidéo-art ne m'a pas convaincu ; je trouve cela un peu trop transversal à tous les pays et toutes les latitudes. Je ne vois pas là la marque d'une vision du monde, sinon une formalisation, une mathématisation des formes qui n'est pas exactement une création de singularité comme on peut s'attendre que soit la création artistique.

Je sais bien que toute technique engendre sa culture, et qu'il faut lui laisser un peu de temps. L'art de l'ordinateur veut souvent refaire des tableaux, de même façon que les premiers wagons de chemin de fer voulaient refaire des diligences, les premiers livres imprimés des manuscrits, et les premiers films du théâtre filmé. Il y a un retard inévitable des valeurs sur les facteurs. La technique va plus vite et il faut que la culture la rattrape. Je ne veux donc pas du tout émettre un jugement précipité, être aussi bête que ceux qui jugeaient le cinéma en 1905 et n'y voyaient qu'un spectacle forain. Mais ce n'est pas parce qu'une nouvelle technique apparaît que tout ce qui est fait par cette technique est nouveau. On fait souvent du vieux avec du neuf, et inversement. C'est sans doute un point où il faudrait distinguer entre le technique et le social. Ne nous laissons pas trop obnubiler par le médium technique, pensons au milieu social. Le milieu est toujours plus vieux que le médium. Et le résultat final est toujours un compromis entre un milieu ancien, aux réflexes déjà établis, et un médium imprévisible. Finalement, la télé-virtualité va peut-être nous décevoir. Ses produits ne seront peut-être pas au niveau de nos attentes, mais il en a toujours été ainsi, pour tout grand tournant technologique. On a pensé que les chemins de fer supprimeraient les guerres entre la France et l'Allemagne, parce qu'on pourrait aller facilement de Paris à Berlin. Victor Hugo le pensait aussi, reconnaissant que le chemin de fer était quelque chose de capital dans la transformation de l'espace. À mes yeux, la virtualité n'est qu'un stade supplémentaire dans la longue « technogénèse de l'humain ». C'est un nouveau pas, important mais non décisif, dans la millénaire et patiente domestication de l'espace et du temps, qui fait la grandeur du sapiens. Rien de plus, rien de moins.